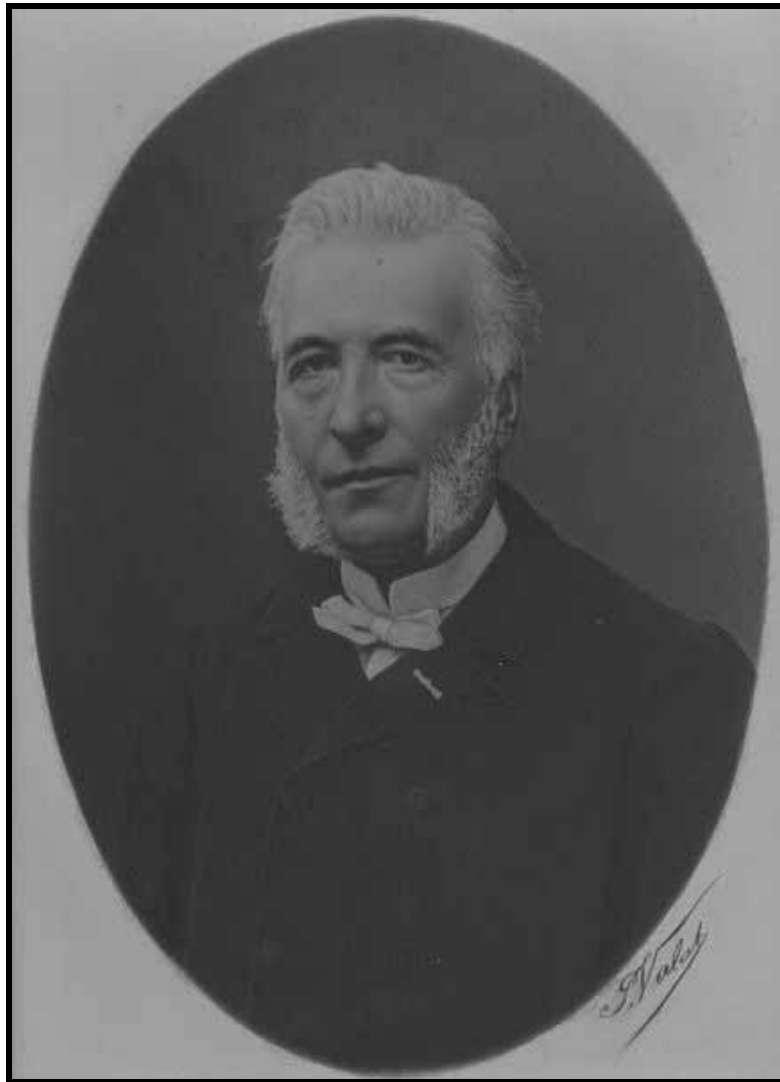


LES SOUVENIRS DU PASTEUR CAMILLE RABAUD (1827 - 1921)



DEUXIEME PARTIE
LES ANNEES PASTORALES (2) : CASTRES



PRESENTATION¹

Nous proposons ici la suite des *Souvenirs inédits* de Camille Rabaud qui couvrent la période de fin 1869 à mars 1894, sa période castraise. La majeure partie de son écrit est consacré à la crise interne de l'Église réformée qui vit l'affrontement, de plus en plus net, entre libéraux et orthodoxes, avec comme point culminant le Synode de 1872, auquel Camille Rabaud a participé en tant que délégué, qui déboucha tant au plan national que local sur une rupture de presque trente-cinq ans entre les deux courants. Castres n'a pas échappé à ce schisme interne qui aboutit *in fine* à l'ouverture d'un troisième temple d'obédience orthodoxe en 1877. La virulence de ses adversaires et en retour de certains de ses propos montre l'importance des enjeux pour les deux clans en présence. Une part importante des *Souvenirs* du pasteur ont trait à des événements familiaux : poursuite des études de ses trois enfants dans l'enseignement secondaire puis supérieur à Paris ou en Suisse et leur réussite, mariage de son fils aîné et naissance de ses petits-enfants, décès de membres proches âgés de sa famille ou de celle de son épouse. Camille Rabaud apporte aussi des anecdotes sur l'enseignement, la vie politique tarnaise et en évoque des acteurs dont certains sont restés célèbres. Une part non négligeable concerne enfin ses activités pastorales, décuplées par sa présidence du Consistoire de Castres : autant d'éléments qui contribuent à l'histoire du protestantisme à Castres dans le dernier tiers du 19^e siècle, bien sûr, mais aussi à la sociologie religieuse et politique du département.

¹ Notes : Olivier Héral. Nous remercions vivement Sylvie de Comte Wittevrongel (Vincennes) de nous avoir confié une version dactylographiée de ce texte. Les notes en italique sont celles du manuscrit original de Camille Rabaud.



CASTRES

Vingt ans de séjour à Mazamet, vingt ans de bonheur, malgré quelques déboires et quelques luttes pénibles. Plusieurs fois sollicité de poser ma candidature à Montpellier et à Montauban, je n'eus jamais le courage de le faire, de briser les liens si doux qui m'unissaient à l'Eglise et à une multitude d'amis, de cesser mon ministère là où il était béni, et de courir après le mieux, souvent l'ennemi du bien ; ces considérations me retinrent à Mazamet jusqu'en 1870.

Alors, soudainement mourut à Castres mon oncle, le pasteur Dejean. Le conseil de l'Eglise m'appela spontanément à lui succéder. J'eus un terrible combat à soutenir contre moi-même ; d'un côté, un profond attachement me retient à Mazamet ; de l'autre, tant de considérations m'attirent à Castres : une sensible diminution de travail, dont bénéficieront mes migraines, mes forces épuisées, ma santé générale ébranlée, puis le rapprochement des miens, la pression de la parenté ; finalement, je pris ma résolution qui me coûta beaucoup, qui était nécessaire, qu'on ne comprit pas, après les bontés dont nous avons été comblés à Mazamet. Il faut dire que la rivalité, sans raison d'être, qui existait alors entre Castres et Mazamet, ne contribua pas peu à l'irritation. On m'eût pardonné d'aller ailleurs ; mais aller à Castres, préférer Castres ! Voilà qui était particulièrement pénible à mes chers Mazamétains. Par réaction, ils rompirent même avec le libéralisme qui avait de tout temps régné dans l'église de Mazamet et ils appelèrent au poste resté vacant par mon départ monsieur Edouard Monod², pasteur orthodoxe d'extrême droite ; ce fut là le point de départ des lamentables luttes qui, dans la suite, ravagèrent l'Eglise de Mazamet. Mais à part quelques chefs, la masse du troupeau ne m'était pas moins demeurée fidèle ; on n'oublie pas ainsi vingt années d'affection réciproque. Et lorsque vint le jour de mes adieux à l'Eglise, l'émotion était grande partout. Devant un peuple immense, je donnai mon dernier sermon, dans le temple de Saint-Jacques, au milieu des larmes que nous versions tous. Un méchant avait dit, avant : *Prenez vos mouchoirs*. Il avait raison, ils furent nécessaires. Nous quittâmes Mazamet, laissant derrière nous de nombreux et chauds amis que nous n'avons cessé de revoir et de soutenir dans toutes leurs épreuves familiales. Dans toutes les occasions, surtout au temps des violentes crises ecclésiastiques, je me suis tenu au service du Conseil presbytéral et de l'Eglise par mes conseils et mon concours actif, chaque fois qu'il y a été fait appel ; et je crois bien qu'à la longue, mon départ a trouvé là plus de miséricorde qu'à Bédarieux.

Peu de temps après mon arrivée dans ma nouvelle église, une aventure assez anormale pour un Pasteur, vint à la fois nous troubler et nous recréer : je fus appelé comme témoin dans un duel ! A l'occasion d'un mariage manqué, monsieur Bon envoya un cartel à monsieur Alphonse Tournier³, frère de son ex-fiancée : témoins du premier, monsieur Philippe Olombel⁴ qui voulait du sang et moi qui voulais une

² 1867-1913.

³ 1847 – 1920. Issu d'une vieille famille huguenote, industriel de Mazamet, propriétaire de plusieurs usines de fabrication textile.

⁴ D'une famille de notables protestants, industriel et maire de Mazamet de 1860 à 1870.



formule de conciliation ; témoins du second, un capitaine de cavalerie légère qui exigeait du sang et monsieur Arthur Batut⁵ qui, comme moi, rêvait de tout finir par la paix. Deux jours de débats passionnés, formules d'accord successivement rejetées ; enfin, au bout du second jour, comparution successive des deux intéressés et jugement accepté par les deux. Je n'étais là que pour empêcher un duel, mais s'il n'avait pu être évité, il est bien certain que je me serais retiré, parce que pasteur d'abord, parce qu'ensuite, si j'approuve un tribunal d'honneur, je condamne le duel comme absurde et criminel.

Une fois installé à Castres, avec un travail intellectuel et matériel bien moindre, j'éprouvai comme une impression de soulagement. Mais tout de même, la crise générale que traversaient à ce moment nos églises me réservait de mauvaises journées. On était arrivé au plus fort des crises ecclésiastiques ; et mon collègue, libéral, ayant tourné bride vers l'orthodoxie, mettait d'autant plus d'ardeur à faire triompher son nouveau drapeau. Nous ne pouvions supporter que notre Eglise de Castres, de tous temps libérale, désertât ses traditionnels principes que partageaient les quatre cinquièmes du troupeau. Mais la minorité, le cinquième, ne l'entendait pas ainsi. Quelques gros bonnets, ni fortes têtes, ni forts chrétiens, pour qui le populo ne compte pas, se flattaient de tout régenter, ainsi que font les pâtres de leur troupeau, comme si, dans l'Eglise, l'argent ou les raffinements sociaux donnaient droit au gouvernail. L'Eglise, dans son ensemble, refusant de se laisser faire, maintint les justes droits et se résigna à la bataille. On allait procéder aux élections presbytérales ; la veille encore, après plusieurs vaines tentatives de conciliation, nous proposâmes à la minorité orthodoxe : la moitié de dames orthodoxes dans les trois Comités de l'Orphelinat, du Refuge et des Ecoles ; et quant au Diaconat, nous offrîmes encore la division par moitié. Mais, dans le Conseil Presbytéral, nous nous réservions la majorité, puisque nous représentions les quatre cinquièmes de l'Eglise ; sur huit membres, nous accordions trois voix et une demi-voix, voix prépondérante du Président et nous en gardions cinq ; ce fut la pierre d'achoppement, nos adversaires exigeant, contre toute équité, quatre voix et demi pour eux et ne nous en laissant que quatre, c'est-à-dire gardant la majorité, eux qui ne représentaient que le cinquième de l'Eglise, pour nous faire passer sous leurs fourches caudines ou nous expulser. Evidemment, c'était inacceptable ; nous ne pouvions, abjurant le passé, livrer notre vieille Eglise libérale au régime oppressif des Confessions de Foi, obligatoires et éliminatoires⁶. Force nous fut d'accepter la bataille ardente, douloureuse, mais du succès de laquelle nous étions assurés d'avance. Peu de jours

⁵ Né à Castres le 9 février 1846, décédé à Labruguière le 19 janvier 1918, il est un pionnier de la photographie aérienne en France. Dès 1890, il publie un livre de photos aériennes prises à partir d'un cerf-volant.

⁶ Décidé en novembre 1871 par Thiers, le premier synode général officiel se réunit à Paris en juin - juillet 1872. Les évangéliques majoritaires font aboutir leurs projets : adoption d'une déclaration de foi qui devra être imposée aux nouveaux pasteurs, conditions religieuses de l'électorat réformé, reconstitution complète du système presbytérien-synodal. Refusées par les libéraux et les libéraux extrémistes, ces derniers n'appliquèrent pas ces décisions aboutissant à un schisme : deux églises différentes coexistent de fait au sein du protestantisme réformé français.

auparavant, j'avais reçu la visite de madame Guibal, femme du député⁷, belle prestance, âme de l'orthodoxie castraise, parlant haut et s'écoutant parler :

— *Je viens voir, Monsieur, s'il n'y aurait pas moyen de s'entendre, avant de déchirer l'Eglise.*

— *Madame, les libéraux désirent vivement l'union et vous ont fait une part plus large que de raison, mais ils ne peuvent consentir, eux majorité, à se mettre sous le joug de la minorité.*

— *Alors, vous ne voulez pas l'union !*

— *Madame, nous voulons l'union, pas l'abdication.*

— *Monsieur, on dit que vous êtes un homme autoritaire.*

— *Madame, on dit que vous aimez gouverner, partout où vous êtes.*

— *Monsieur, c'est vous qui régentez le Conseil presbytéral.*

— *Madame, c'est vous qui inspirez et menez votre parti.*

— *Eh bien, Monsieur, puisqu'il faut lutter, nous lutterons !*

— *Madame, nous sommes sûrs de la victoire.*

— *Nous verrons bien.*

— *Oui, nous verrons.*

La veille de l'élection, dans un faubourg, nous avions tenu une grande réunion électorale et, à la sortie, nous attendant à une manœuvre, nous aperçûmes, cinq ou six amis et moi, une lumière briller, à dix heures du soir, au fond d'une imprimerie ; c'était anormal ; hanté par l'idée d'une manœuvre de dernière heure, l'un de nous se détache, pénètre dans l'imprimerie et, avec indifférence : *Que faites-vous donc, à cette heure tardive ?* demande-t-il à l'ouvrier. *Une proclamation protestante, pour être livrée demain matin, à huit heures, jour d'élection. Voudriez-vous me céder un exemplaire ?* — *Oh, volontiers !* Nous étions servis à souhait ; la pièce déborde d'accusations passionnées contre les libéraux qui, surpris à l'improviste, ne devaient plus avoir le temps d'y répondre. Mais il en fut autrement. En hâte, nous nous réunissons chez monsieur de France. Il était onze heures du soir ; nous rédigeons une adresse, réfutant point par point les accusations orthodoxes, que nous faisons suivre de nos propres accusations ; nous réveillons un imprimeur qui passe le reste de la nuit à nous servir, en sorte que, dès sept heures du matin, notre défense est lancée ; une heure avant que l'attaque ait paru ! Ce fut un coup superbe, un coup de foudre pour nos adversaires ; leur consternation fut profonde, on ne pouvait s'expliquer le mystère ; on cria à la trahison et, un instant, il ne fut question que de rien moins que d'intenter un procès à l'innocent imprimeur. L'élection fut ce que nous attendions : la liste libérale passa tout entière, avec quatre cinquièmes des voix. Dès ce jour, le Conseil presbytéral, unanime, moins la voix de son Président, devint absolument le maître de la situation et, sans plus de difficultés, put continuer à conduire l'Eglise dans le même sillon. Le synode régional — Albigeois, Ariège, dixième circonscription — se réunit à Castres pour arrêter les propositions à soumettre au Synode National, qui devait se tenir en juin 1872, dans l'Eglise du Saint-Esprit à Paris.

⁷ *Paul David* Armand Guibal (1811 – 1875), propriétaire et agriculteur, républicain modéré, est député du Tarn de 1871 à 1875.



Envoyé à Paris, comme délégué, j'y passai tout le mois de juin, en des séances interminables et passionnées, où il se fit plus de dépense d'injures que de charité : *tanta re animis celestibus irce* ! Le résultat fut l'expulsion de l'Eglise des libéraux qui ne purent abjurer leurs principes de liberté et voter la Confession de foi obligatoire Bois-Guizot. Ma correspondance avec ma chère femme, qui l'a conservée, porte l'écho de ces débats si violents, des anathèmes dont nous fûmes l'objet et qui n'auraient pas déparé la tribune des Jacobins. Nous défendîmes avec énergie, jour par jour, heure par heure, la liberté chrétienne et protestante. Rien n'y fit : d'avance, notre mort était décidée. Et pourtant, quels hommes de foi et de talent, du côté gauche ! Gaufrès⁸, Coquerel fils⁹, de Clausonne¹⁰, Larnac, Montandon¹¹, Jalabert, Colassi¹², Fontanès¹³, Denfert-Rochereau¹⁴ et surtout un laïque de Nîmes, d'une éloquence à la Mirabeau, qui roulait Guizot : Perschinat. Tout fut inutile et les anges du ciel n'auraient pas eu raison de cette majorité systématiquement résolue à nous chasser de l'Eglise de nos pères : majorité cependant bien faible, de huit à dix voix sur cent-dix. Une fois maudits et frappés, nous entrâmes en révolte ; car nul, pas même un Synode, à plus forte raison un ministre, n'a le droit d'écraser une conscience et de violer les droits séculaires. Le ministre clérical, de Cumont¹⁵, veut nous imposer la signature et la lecture en chaire de la confession décrétée ; tous, nous refusons. Bien plus, nous lisons une ferme déclaration des conseils presbytéraux maintenant nos droits contre lui. Un instant je fus menacé de poursuites et d'incarcération, sous prétexte que j'étais en chaire un perturbateur de repos public ; j'en fus quitte pour la menace ; quel ne fut pas mon regret de manquer un martyr à bon marché !¹⁶ Finalement notre sainte cause l'emporta.

Mais l'intransigeance orthodoxe n'en voulut pas démordre et plutôt que de reconnaître notre bon droit, elle préféra faire scission, couper en deux la petite Eglise castraise, noyée dans une ville cléricale ; tout ou rien, dominer là où on est ou bien

⁸ Pasteur libéral, *Mathieu Jules Gaufrès* (1827 - 1904) a soutenu sa thèse à la Faculté de théologie protestante de Montauban en 1850 sur *L'ébionitisme et l'église primitive* (Toulouse : de Bonnal et Gibrac). Il s'est ensuite consacré à l'enseignement et a eu la responsabilité d'un pensionnat protestant à Paris.

⁹ Athanase Josué Coquerel, fils (1820 – 1875), pasteur libéral.

¹⁰ G. de Clausonne, pasteur libéral.

¹¹ Auguste Laurent Montandon (1803 – 1876), pasteur libéral, co-auteur avec le pasteur Larnac de *Lettre aux Pasteurs, aux Anciens et aux Fidèles de l'Eglise Réformée de France sur l'Arrêté & Circulaire de M. Le Ministre des Cultes*, Dunon et Fresne, 1874.

¹² Pasteurs libéraux.

¹³ Charles Louis Ernest Fontanès (1829 – 1903), pasteur libéral, condisciple de Camille Rabaud lors de ses études de théologie.

¹⁴ Pierre Marie Philippe Aristide Denfert-Rochereau (1823 – 1878) est un militaire français. Il est resté célèbre pour avoir dirigé la résistance de la place forte de Belfort durant la guerre franco-allemande de 1870, ce qui lui a valu le surnom de « Lion de Belfort ». Né dans une famille protestante, il est diplômé de Polytechnique (X1842). Il se distingue lors de l'expédition de Rome de 1849 et participe ensuite à la guerre de Crimée en 1855, puis est en poste en Algérie de 1860 à 1864. En 1872, il est député au Synode des Eglises réformées pour le courant libéral. Héros national, il est élu député à l'Assemblée nationale, où il soutient la politique de Léon Gambetta.

¹⁵ Arthur Timothée Antoine Victor de Cumont (1818 – 1902), ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts du 22 mai 1874 au 10 mars 1875.

¹⁶ *Chabaud Latour, parent de Monsieur Dombre, était alors ministre de l'Intérieur et c'est à lui que j'avais été dénoncé ; mais on recula devant le scandale et la conséquence de mon arrestation.* François Chabaud-Latour (1804 – 1885).

se retirer pour dominer ailleurs ; il est des gens de qualité qui se croiraient déshonorés, s'ils n'étaient pas maîtres, partout comme chez eux.



Le pasteur Jean Pierre Jules Dombre

C'était en août 1877 ; ils s'organisèrent en Eglise, au nombre de cent cinquante sur mille, pour y régner souverainement ; et, ayant acheté un cirque dans la rue de Strasbourg¹⁷, ils en firent leur chapelle, qui fut inaugurée par monsieur J. Dombre¹⁸, le 11 novembre 1877. Plus que jamais, nous eûmes le spectacle des étroitesse et des vilénies des combats ecclésiastiques. Un seul fait et une seule citation pour en donner l'idée. Peu auparavant, un dimanche, mon collègue, monsieur Dombre avait consacré son suffragant, monsieur Fage¹⁹ qui me pria de céder la chaire au culte de trois heures à monsieur Castel²⁰, pasteur très intolérant de Toulouse (expulsé plus tard par son propre consistoire). *Je le veux bien*, lui dis-je pour les éprouver, *mais à la condition que, le cas échéant, monsieur Castel me cèdera la sienne* ; et certes, je n'en avais nulle envie. J'essayai, sans ombre de regret de leur part, un refus absolu ; monsieur Fage, en sophiste retors, osa même prétendre qu'une journée de consécration appartenant au consacré, il avait droit à tous les cultes ! Je finis par céder pour ne pas troubler l'Eglise et cédaï ma chaire à ceux qui me refusaient la leur ; spécimen de l'esprit orthodoxe du temps. Ce temps était calamiteux pour l'Eglise, la charité, la dignité et les joies du Ministère. En voici la preuve que je retrouve dans mon journal intime : *Je suis sans cesse harcelé, la calomnie me poursuit partout. Monsieur Rabaud a refusé sa chaire à monsieur Bersier²¹, de passage à Castres, alors que je venais de la lui offrir. Ou bien : monsieur Rabaud n'a pas offert la chaire à monsieur Eugène Durand²² depuis son retour de La Rode, alors que je la lui avais offert pour mon dimanche le plus rapproché. Oh, gens mauvais ne respirant que haine d'orgueil, si loin de l'esprit du Christ, sans lequel on n'est point à lui ! Le fouet de cordes qui chassa les trafiquants du temple serait-il moins nécessaire contre tous ces distillateurs de fiel ? Ils empoisonnent ma vie ; c'est d'eux que me viennent mes plus cuisants chagrins. Et penser que chez eux c'est une question, non de vérité de piété dont ils s'inquiètent peu, mais une question de morgue sociale, de domination ! Le bien même leur porte ombrage, quand ce n'est pas eux qui le font, l'édification leur devient même une cause d'infâme dénigrement.*

¹⁷ Aujourd'hui boulevard des docteurs Sicard.

¹⁸ Jean Pierre Jules Dombre, pasteur à Castres de 1840 à sa démission en 1877.

¹⁹ Louis Florian Fage, né en 1853.

²⁰ Elie Jean Jules Castel, né à Vabre en 1829.

²¹ Eugène Arthur François Bersier (1831 – 1889), pasteur orthodoxe à Paris Etoile.

²² Victor Eugène Durand (1834 – 1913).

Oui, disent-ils, *monsieur Rabaud édifie, mais il ne croit pas ce qu'il dit !* Suprême injure, qu'en savent-ils et ne pourrait-on pas leur rétorquer le même outrage ? Hypocrites qui cachent la griffe du chat sous la peau de l'agneau et la plus caustique méchanceté dans les doucereux bêlements de Canaan. A travers les mielleux sourires paraissent leurs canines acérées et leur langue est source de fiel ; sépulcres blanchis remplis de pourriture ; malheureux qui crucifieraient Jésus-Christ, s'il ne signait leur *Schibboleth*²³ et n'entraît dans leurs rangs ! Je ne cite cette page que pour révéler l'état des esprits et des passions du jour : j'en dirais trop, si j'en disais davantage²⁴.

Une circonstance particulière mit le comble à l'animosité dont j'étais l'objet. Nouveau venu à Castres, je fus quasi unanimement nommé président du Consistoire, à la place de mon vénéré père, vainement supplié de garder encore ses fonctions. Nouvelle charge qui, en m'imposant l'administration de toutes les églises du ressort, ma valut un redoublement de jalousies, de travail, de préoccupations, dont ma tête eut à subir le contrecoup.

C'est dans cette période de combat et d'amertume que les succès classiques de nos enfants nous apportèrent une heureuse compensation. Pourvu d'une bourse de l'Etat, à Agen, Gaston fut conduit par moi dans ce lycée ; c'était la première séparation et elle fut terrible. Il voulait retourner à Castres et, se suspendant à mon cou : *Papa, reprends-moi !* et ce désespoir dura tout l'après-midi. Je n'éprouvais jamais plus profonde émotion ; devant, je jouai le fort et, tournant la tête, je pleurais plus que lui ; et, une fois dans le train de retour, je fus inconsolable jusqu'à Castres, à la pensée de la douleur de cet enfant qui ne me quittait pas. La bourse, transférée ensuite au lycée d'Albi, Gaston y rencontra un professeur de rhétorique, monsieur Bastard, très aimé de sa classe et qui, au dehors, se mêlait à la polémique des journaux. Le ministre, Jules Simon²⁵, peu bienveillant pour ce ferme républicain, ne se borna point à une simple remontrance : il le déplaça ; d'où, vive peine chez les élèves qui lui envoyèrent une adresse de sympathie ; aussitôt la classe est licenciée, temporairement. Les élèves catéchisés rentrèrent sous peu à Albi, renièrent leur maître et signèrent une lettre de rétractation. Gaston, lui, refuse et demande à consulter ses parents. En attendant notre réponse, traité en lépreux, il est envoyé sans dîner à l'infirmerie où, grâce à une maternelle infirmière, il ne mourut pas de faim. Je lui télégraphie : *Agis suivant ta conscience !* Pas d'autre alternative : s'aplatir pour garder la bourse ou rester droit en la sacrifiant. Gaston s'arrête à ce dernier parti, à notre applaudissement. Je retourne à Albi pour tout régler, non sans relever l'étrange façon dont on forme le caractère moral de la jeunesse. C'est au Collège de Castres que Gaston vient reprendre et terminer ses études, enlevant un second prix au concours académique de Toulouse et un accessit au Concours général de Paris.

²³ Le *schibboleth* apparaît dans le Livre des Juges 12/4-6. D'après cet épisode, les Giléadites utilisèrent ce terme pour distinguer leurs ennemis éphraïmites parmi les fuyards, ces derniers se trompant sur la façon de prononcer la lettre "sh".

²⁴ *Années 1872 à 1876, dans mon Journal Quotidien.*

²⁵ François-Jules Suisse dit Jules Simon (1814 – 1896).



Le fils aîné de Camille Rabaud : Gaston Rabaud (1854-1931)

Bachelier à Toulouse et conduit au pensionnat Gaufrès²⁶ de Paris²⁷, pour se préparer au lycée Condorcet et à l'École normale supérieure. Il fut admissible le 1^{er} août 1874, avec le rang de 28^{ème} sur 42. Mais n'ayant pu regagner quelques rangs à l'oral, il fallut recommencer l'épreuve. Le succès vint l'année suivante, le 6 août 1875, avec le numéro 17. Nommé professeur à Mont-de-Marsan, puis à Périgueux, puis à Montpellier, c'est pendant son séjour à Montpellier qu'eut lieu son mariage avec Mathilde Alquier, à la grande satisfaction des deux familles, le 3 août 1882. Appelé à Paris au lycée Charlemagne, il y est depuis. Leurs trois enfants, Maurice, André, Henriette, sont nés : le premier, le 8 septembre 1889, et suit la carrière des armes, le deuxième, le 4 avril 1886 et est entré dans l'enseignement²⁸ ; la troisième, Henriette, le 6 septembre 1889 et attend un mari.

Notre second fils, Paul, fut reçu le 6 août 1876, à Toulouse au baccalauréat scindé, première partie avec le numéro 1 pour l'admissibilité avant Jaurès et avec le numéro 2 pour l'admission définitive. Jaurès²⁹ eut numéro 2 pour l'admissibilité et numéro 1 pour l'admission finale. Je dois dire que Paul était fort jeune et que j'avais dû obtenir pour lui une dispense de 14 mois. Ce fut un beau succès pour lequel j'étais disposé à toutes les récompenses, sauf au fusil, vu les dangers possibles avec l'étourderie de cet âge. Or, lui s'en était flatté ; ce lui fut une cruelle déception et son gros chagrin en fut un pour moi aussi. Mais, grâce à Dieu, j'eus le courage de la conscience et du cœur. L'année suivante, il passa un brillant examen pour l'obtention de diplôme de

²⁶ Voir note 8.

²⁷ *En 1856, nous avons déjà fait avec Malvina notre premier voyage à Paris ; mon deuxième fut en 1872, pour le Synode du St Esprit, mon troisième pour accompagner Gaston au pensionnat Gaufrès, mon quatrième pour remettre Paul chez Gaufrès, notre (sic) cinquième avec Malvina au retour de Savoie et de Suisse, Exposition de 1878, mon sixième avec Malvina pour voir les Gaston en 1894, un septième avec Malvina et Marie à l'Exposition de 1900.*

²⁸ Son père eut certainement souhaité le voir devenir Pasteur, comme lui-même. Mais il a préféré prendre une autre voie. Interne jeune au lycée d'Albi, il a préparé le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de lettres (rue d'Ulm) et s'est engagé dans une carrière universitaire. Professeur agrégé de lettres, il fut au début de sa carrière nommé professeur de lettres au lycée de Montpellier et chargé de conférences à la Faculté des Lettres. Il préparait une thèse de doctorat d'Etat qui lui aurait ouvert une carrière de professeur de faculté. Mais, à la suite d'un conflit avec sa hiérarchie, il a demandé à être nommé professeur de lycée à Paris et a fait la quasi-totalité de sa carrière au lycée Charlemagne. D'idées politiques et sociales qu'on qualifierait de progressistes, il s'est beaucoup consacré à différents mouvements, université populaire, etc...

²⁹ Jean Jaurès (1859 – 1914).

bachelier ès-Sciences. Après quoi il prit sa licence de droit, suivie du doctorat à Toulouse. Ici, quel navrant souvenir ! Une terrible fièvre typhoïde qui, un mois durant, le tint entre la vie et la mort. Grâce à Dieu, aux soins de deux docteurs, de toute la famille et de Marie, si aimante et si dévouée pour nos enfants et nos petits-enfants qui, au début de sa convalescence, le régalaient de la peau des perdreaux et des poulets rôtis, grâce à Dieu et à tous, il se remit sur pied, sans qu'il lui soit jamais rien resté de son mal. Une fois guéri, le service militaire l'appelle : mais un colonel d'état-major, Caffarel³⁰, raide et tranchant, nous déclare net, à Toulouse, que pour défaut d'une formalité puérile à laquelle du reste nous ne pouvions rien, Paul devra faire deux ans au lieu d'un, que les circulaires sont formelles et il nous renvoie brusquement. J'avais eu beau mettre toute mon âme à le convaincre : *C'est impossible, vous dis-je, les circulaires sont formelles. J'étais hors de moi ; nous partons et une demi-heure ne s'était pas écoulée que nous l'apercevons devant nous, dans la rue. Je dis à Paul : *Saluons-nous ce monstre ou ne le saluons-nous pas ? Bah ! Saluons-le, on ne sait ce qui peut arriver. A peine levions-nous nos chapeaux que, nous reconnaissant, il nous aborde, aussi gracieux qu'il avait été brutal : Messieurs, nous dit-il, tout est arrangé, on a trouvé d'autres circulaires, le jeune homme ne fera qu'un an.**



Le fils cadet de Camille Rabaud :
Paul Rabaud (1860-1951)



Au premier plan, la fille de Camille Rabaud :
Gabrielle (1863-1944)

Grand soulagement ; mais penser que, s'il ne nous avait rencontré par hasard, si l'on n'avait découvert d'autres circulaires, Paul faisait ses deux ans contre toute justice ! Justice, que de fois, tu n'es qu'un nom ! Paul débuta à Saint-Girons comme substitut, puis à Montpellier, puis à Marseille, où il siégea plus tard comme juge et où il fut ensuite nommé vice-président du tribunal civil, poste qu'il occupe encore à cette heure³¹.

³⁰ *Compromis plus tard, dans les sales affaires des décorations de Wilson, et révoqué.*

Le scandale des décorations de la Troisième République a débuté le 7 octobre 1887 lorsque la presse dévoile un trafic de décorations mis en place par Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy et député d'Indre-et-Loire. L'enquête révèle que Wilson a revendu depuis un bureau de l'Élysée des milliers de décorations — notamment la Légion d'honneur pour 25 000 francs de l'époque — pour verser des subventions à des journaux de province. Parmi ses complices, on compte le général Louis Charles Caffarel (1829 – 1907). Ce scandale entraîna la démission de Jules Grévy.

³¹ Célibataire, sans enfants, très brillant, il a fait d'excellentes études et est entré dans la magistrature où il a fait un parcours « sans faute ». Il a présidé l'important tribunal de Marseille et a terminé sa carrière comme premier



Auguste Bouvier (1826 – 1903)

Gabrielle³² a pris à Montauban son premier Brevet. Puis, en 1882, je l'ai accompagnée à Genève, au pensionnat de monsieur Auguste Bouvier³³, pasteur et professeur, mon ami, marié avec la fille de monsieur Adolphe Monod³⁴, et père d'une multitude d'enfants. En quittant le train de Marseille, à Tarascon, à deux heures de la nuit pour prendre celui de Genève, j'oubliai sur la banquette mon petit sac contenant mon argent et deux sermons que je devais prêcher à La Fusterie³⁵ de Genève. M'en apercevant au moment du départ, je monte prestement dans tous les wagons, je découvre enfin mon compartiment et mon précieux dépôt, d'autant plus heureux que ma crainte avait été plus vive. Madame et monsieur Bouvier, très distingués tous deux, mais tous deux sans fortune et sans esprit de sage économie, avaient besoin de grandes ressources pour leur gros ménage et leur goût de dépense et de voyages. Aussi madame Bouvier, en sus des leçons données à son petit pensionnat, donnait en ville des leçons de littérature très appréciées et très bien payées. Souvent invité chez les Bouvier, mon ami me dit un jour : *Je vais lire à quatre heures à la Vénérable Compagnie des pasteurs un travail sur... le divin. Venez l'entendre ; et puis je vous prendrai dîner avec nous.* Son travail, aussi hardi que profond, déchaîna les violentes attaques de quatre ou cinq pasteurs de droite. Bouvier, sur des charbons ardents, attendait la fin pour répondre. Un seul membre, le grand et obscur philosophe Gourd³⁶ se borna à dire qu'il était de l'avis de monsieur Bouvier ; et moi,

Président de la cour d'appel de Riom. Il est resté célibataire, sans que l'on en connaisse exactement les raisons. Mais son caractère vif, ombrageux, sa susceptibilité, aussi son égoïsme, le prédisposaient assez mal au mariage. Travaillant vite et facilement, il réussissait sans efforts et savait diriger ses subordonnés. Il voyageait souvent. D'une grande culture, de conversation étincelante quand il le voulait, il pouvait être aussi aigre et atrabilaire. Dans le partage familial fait par son père, il avait hérité en particulier de la maison de Labessonnié. Il y venait aux vacances d'été ; grand chasseur, il parcourait la campagne avec son beau-frère, Fernand Lavergne.

³² Elle épousera Fernand Lavergne (1858 – 1945), un des fils du sénateur Bernard Lavergne, médecin, maire de Montredon-Labessonnié à partir de 1925, élu aussi sénateur du Tarn en 1931.

³³ Ami Auguste Oscar Bouvier (1826 – 1903) est né à Genève et fit des études de théologie à Genève et à Berlin. Pasteur en France, en Angleterre, puis à Céligny de 1857 à 1861 et à Genève de 1861 à 1893. Il professa à l'Université de Genève et publia de nombreux ouvrages, dont *L'esprit du christianisme* (1877) et *Paroles de foi et de liberté* (1882).

³⁴ 1802 – 1856.

³⁵ Ancien temple de Genève dont la construction fut achevée en 1715.

³⁶ Jean-Jacques Gourd (1850 – 1909). Études de théologie à Genève dès 1869, puis à Leipzig, Berlin et Tübingen, baccalauréat en 1873, licence en 1877. Pasteur auxiliaire à Genève de 1876 à 1887, rédacteur de *L'Alliance libérale*. Professeur suppléant (1878-1880), puis ordinaire (1881-1909) de philosophie à l'université de Genève (recteur en 1896-1898). Auteur notamment de *La foi en Dieu* (1877), *Le phénomène* (1888), *Les trois dialectiques* (1897) et de *Philosophie de la religion* (1911), paru après sa mort.

étranger, timide et ignorant le sujet, je me tus, navré de voir mon brave ami, cloué au pilori comme un païen. Bouvier n'eut que le temps de dire quelques mots pour sa défense et, en rentrant tout ému, il clamait sans amertume : *Ils n'y ont rien compris, ils n'y ont rien vu.* Au dîner, naturellement, la séance fut à l'ordre du jour, tous les enfants impatients de savoir s'il n'avait pas été trop maltraité ; sa femme alors, pour qui son mari était un Dieu, se tournant vers moi, blême et tremblante : *Et il y avait quelqu'un que j'espérais voir se lever et se faire l'avocat d'Auguste ; et il est resté assis et a gardé le silence. Oh, madame,* m'écriai-je devant ce coup droit, *vous m'enfoncez un poignard au cœur ; j'aurais voulu, mais le pouvais-je, moi étranger, timide, nullement prêt sur la question ? Je ne vous savais pas là, où étiez-vous ? A la tribune, cachée dans un coin d'où je pouvais tout voir et tout entendre ; et je frémissais ; ah, si j'avais osé !* C'était une héroïque épouse, vraie lionne, elle aurait tenu tête à tous.

Collectant à Genève pour l'orphelinat de Castres, je venais de donner, comme avant propos, mes deux prédications au temple de la Fusterie dont l'un sur ce texte, trouvé dans Bossuet : *Que chacun boive à sa fontaine*, d'où je tirai la leçon que chacun doit s'inspirer non d'autrui, du qu'en dira-t-on, de la tradition, de l'autorité, mais de lui-même, de sa conscience, de sa raison, de son expérience, imprégnées de l'esprit de Dieu. Le lendemain, j'assistai à huit heures du soir, à une conférence sur les jésuites, par Augustin Bost³⁷. Assis vers le milieu de la salle, j'avais derrière moi deux vieilles demoiselles, genre femmes savantes, instruites mais guindées, qui causaient fort et ferme des nouvelles du jour, en attendant le conférencier :

- *Etiez-vous hier à La Fusterie, hier à 10h ?*
- *Non, et vous ?*
- *J'y étais.*
- *Eh bien, qui a prêché ?*
- *Un Français. Oh, ces français, quels originaux !* Grand éclat de rire.
- *Oh, mon père³⁸, qui l'aurait cru ?*
- *Je vous donne en mille à trouver la parole de son texte !*
- *Oh, mon père, jamais de la vie !*
- *Il a prêché sur : Que chacun boive à sa fontaine... Faut-il être saugrenu ?*

Et les voilà toutes deux à s'esclaffer avec bruit ; à l'instant je me retourne et je les fixe : *Oh, c'est lui !* s'écrie l'auditrice, médusée ; et de toute la conférence, jusqu'à la sortie, elles n'échangèrent plus un mot, et moi, ravi de leur mécompte. De ma collecte de Genève, je rapportai mille huit cent livres à l'orphelinat, alors que j'espérais récolter quatre ou cinq mille, avec l'appui de mon condisciple Franck Caulin auprès des orthodoxes et l'appui de Bouvier auprès des libéraux. Mais nous étions alors de trop nombreux collecteurs français à Genève ; un banquier me répond, les bras tombant : *Monsieur, vous êtes ce matin le septième collecteur français !*

³⁷ Jean-Augustin Bost, né à Genève en 1815, fils du pasteur genevois Ami Bost, et frère de Jean Bost, qui fonda à Laforce en Dordogne cinq établissements de charité. Il a publié en 1849 un *Dictionnaire de la Bible* en deux volumes.

³⁸ *Juron genevois*

J'essayai cent cinquante refus, plus une verte lettre de la Comtesse de Gasparin³⁹, que j'avais sollicitée, m'autorisant de la présence de deux orphelins genevois à l'Asile de Castres : *Comment !* me disait-elle, *la grande France demande à la petite Genève ! Quand on fonde une œuvre, il faut pouvoir la faire vivre et, si on ne le peut pas, on ne la fonde pas.* En même temps, elle m'envoyait vingt livres que je lui retournai, pour lui laisser le remords de son procédé discourtois envers un protecteur des orphelins.

Nous eûmes la douleur, en 1875, de perdre mon beau-père, monsieur Adolphe de Comte, homme intègre, aimable et doux, auquel survécut ma belle-mère jusqu'en 1892 ; l'un et l'autre furent inhumés au cimetière de Labessonnié.



Adolphe de Comte



Dr Sylvain Espinasse, sénateur maire de Montredon-Labessonnié, (1810 – 1899)

Ma chère mère s'éteignit en avril 1879, après une longue maladie. Mon vénéré père vint alors se réfugier sous notre toit, où il vécut pendant sept ans, dans une paix profonde. Mais en 1886, subitement frappé à la jambe d'une gangrène sénile, il mourut à Castres avec calme, après quelques jours de vives douleurs. Il avait quatre vingt dix-sept ans. Et nous le portâmes au cimetière de Labessonnié où il repose, à côté de la compagne de sa vie : pasteur modèle, modeste et bon, nature droite, homme accompli ; il vécut et mourut entouré d'une considération universelle, au près et au loin et l'on ne put lui appliquer la parole d'Esaië : *Le juste meurt et personne n'y prend garde* (57/1) ; ce fut un deuil général. Sa vie entière fut une vie de travail, d'ordre et de dévouement. Il débuta à Labessonnié, après peu de temps passé au Carla dans l'Ariège, au traitement de neuf cent livres, hospitalisé à La Payrastré pour

³⁹ Catherine Valérie Boissier, comtesse de Gasparin, est née à Genève le 15 septembre 1843. Élevée au sein d'une riche famille patricienne, elle épousa, en mars 1837, le comte Agénor de Gasparin. Sa carrière littéraire fut aussi féconde que celle de son mari. Dès l'âge de vingt ans, elle publia, trois *Nouvelles*. Plus tard, elle traita des questions de morale, dans *Le Mariage au point de vue chrétien* (1842) qui obtint la médaille d'or de l'Académie française ; elle s'attaqua à la prostitution légale dans la *Lèpre sociale* (1870) ; à l'ivrognerie, dans *Sept hommes* (1871). Le ressort de sa morale est un christianisme enthousiaste et conquérant qui transparaît dans ses ouvrages : *Horizons prochains* (1838) ; *Horizons célestes* (1859) ; *Tristesses humaines* (1863). Plusieurs de ses publications ont été traduites en anglais, en allemand et en italien. Catherine de Gasparin a souvent abordé les questions du jour, soit dans des brochures, soit dans des articles adressés à *L'Illustration* ou aux *Archives du christianisme*. Elle a décrit avec entrain de nombreux voyages faits avec son mari (*Voyage au Levant*, 1848 ; *la Bande du Jura*, 1865-1866 ; *A Constantinople*, 1867 ; *A Travers les Espagnes*, 1868). Elle a traduit en français un grand nombre d'ouvrages américains et anglais.

les leçons qu'il donnait aux quatre enfants Bonnafous. Plus tard, il reçut successivement mille deux cent livres, mille six cent livres, mille huit cent livres et c'est merveille que, ma mère n'ayant eu que trente-cinq mille livres de dot, il ait pu pourvoir à l'éducation de ses deux fils, sans rien épargner pour leur santé et leur bien-être, leur donner vingt mille livres à chacun en les mariant et leur en laisser autant à chacun, à sa mort. Père incomparable qui passa sa vie à vivre pour les autres ! L'une de mes plus douces joies fut de lui obtenir la décoration de la Légion d'Honneur, par l'entremise de monsieur Espinasse, maire de Labessonnié, plus tard sénateur⁴⁰ ; et de l'obtenir, un an après, pour monsieur Espinasse lui-même en récompense de son appui pour mon père.

Seulement cette dernière décoration me valut un gros ennui : m'étant rendu à la Préfecture pour activer les démarches, j'y rencontrai un Préfet, plus grand de taille que de valeur, monsieur Renacle, grincheux, qui, dans son bureau, sèchement, sans politesse, me dit qu'il s'intéressait assez à la décoration de monsieur Espinasse, pour n'avoir pas besoin d'être éperonné. Je me jette sur mon chapeau et je gagne la porte. Le malotru, s'apercevant de sa sottise, court après moi, me ramène, joue le gracieux ; mais à peine assis, je me relève et prends congé de ce valet de haut parage, que je ne revis plus. Mais tout de même, mon but fut atteint ; car il écrivit à la chancellerie qui signa le décret.

Antérieurement, nous avons aussi perdu notre chère tante Clarisse Pasturin de Sorèze. Elle avait toujours pour sa nièce, Malvina, une prédilection marquée ; elle venait nous voir souvent, comme aussi elle nous réclamait à Sorèze. Veuve depuis longtemps et n'ayant pas l'habitude des affaires, elle avait chargé Emile Dardié des réparations et des constructions de ses fermes ; et elle m'avait confié la garde et la gestion de son portefeuille. Ce qui faisait dire à Dardié qu'il était le ministre des Travaux et moi le ministre des Finances. Cela dura de longues années, pendant lesquelles nous eûmes l'occasion, vers 1860, d'assister à quelques-unes des solennelles distributions de prix de l'Ecole de Sorèze. C'était des fêtes qui attiraient de loin de grandes affluences, d'anciens élèves, des célébrités. Celle où nous assistâmes fut présidée par le Maréchal Pélissier, duc de Malakoff⁴¹, qui s'était distingué dans la guerre d'Orient (Turquie, Angleterre et France contre la Russie).



Maréchal Pélissier, duc de Malakoff (1794 – 1864)



Père Henri-Dominique Lacordaire (1802 –1861)

⁴⁰ Sylvain Jacques Justin Espinasse (1810 – 1899), né à Montredon, docteur en médecine, s'établit dans sa ville natale où il acquit une certaine influence politique. Maire de Montredon en 1848, il devint plus tard membre, puis vice-président du conseil général du Tarn et, aux élections du 30 janvier 1876, fut élu sénateur. M. Espinasse, qui avait fait une profession de foi conservatrice et catholique, siégea sur les bancs de la droite du Sénat, et fit partie jusqu'en 1879 de la majorité monarchiste. Il ne fut pas réélu au renouvellement de 1882.

⁴¹ Aimable Jean Jacques Pélissier, duc de Malakoff (1794 – 1864), maréchal de France.

Or Pélissier, qui maniait l'épée mieux que la langue, s'engagea en discourant dans une phrase dont il ne pouvait plus sortir. La brillante salle était comble, il adressait un compliment à Lacordaire à côté de lui et, barbouillant sans fin, Lacordaire dut lui-même lui souffler par-dessus l'épaule le compliment qu'il lui décernait à lui-même. Ce fut d'un haut comique. Lacordaire⁴² qui, lui, tournait l'éloge à ravir, le loua, à son tour, très délicatement. Notre chère tante jouissait de notre joie, c'était pour elle une fête de nous recevoir. Mais, en 1881, atteinte d'anémie et d'une maladie de cœur, son état s'aggrava sensiblement ; nous accourûmes et elle rendit bientôt son âme à Dieu, sa tête appuyée sur mon épaule. Par triple testament, elle donna à Malvina son habitation de Sorèze, les deux fermes du Cédassié et de Latour et une portion du portefeuille ; à Albert, Cahuzac, Verdalle, soixante mille livres plus dix-huit livres pour l'achat de La Jaladié basse ; à sa sœur, Mad de Comte, une rente annuelle de six-mille livres, à notre charge, sa vie durant ; à Elise, une rente annuelle de deux mille livres, à la charge d'Albert.

Passant à un autre ordre d'idées, je dois mentionner la venue à Castres, le 30 septembre 1877, de Jules Simon, ancien membre de la Défense Nationale, ancien président du Conseil des Ministres. Son fils Charles se présentant à la députation, il avait à cœur de le soutenir de sa parole et de son autorité, contre le candidat Combes⁴³ de Burlats, aussi nul que clérical. Jules Simon parla dans une grande réunion électorale de deux mille cinq cent personnes, tenue au local de la salle Estève, au troisième, sur l'Agoût. Il fut admirable ; mais à un certain moment et subitement, la salle entière s'écroula sous son poids, sauf le point où se trouvait le bureau et où parlait Simon ; toutes les lumières s'éteignent ; il ne reste qu'une lampe pour la catastrophe et un nuage de poussière nous enveloppe. Il y eut un mort et une centaine de blessés ; j'étais du nombre ; mes deux fils, sains et saufs, me ramenèrent à la maison, la jambe un peu touchée par une poutre. J'en fus quitte pour quelques jours de repos. Il y eut aussitôt un grand émoi en ville. Naturellement, le cléricalisme exploita ce *châtiment du ciel*. Le paltoquet Louis Combes, appuyé par toute la gent de sacristie l'emporta ; mais bientôt, ruiné par ses débauches, perdu de réputation, abandonné de tous, il en fut réduit pour vivre à un travail manuel d'effilochage.

J'étais alors aumônier de l'hôpital de Villegoudou et particulièrement lié avec la Supérieure, la sœur Péchaud, mauvaise tête mais bon cœur, et qui m'avait en grande affection. Ayant à tout propos des démêlés avec tout le monde, les sœurs, les employés, les fournisseurs, la municipalité, dans ses embarras, elle m'appelait souvent pour la tirer de peine ; *Allez-moi chercher monsieur Rabaud, mon avocat*, disait-elle. Quand elle mourut, comme elle était très populaire, toute la ville assista à ses obsèques ; j'y assistai aussi, mais pas à la messe ; et voulant lui rendre témoignage sur sa tombe, ne pouvant supposer que l'éloge d'une sœur fut mal vu

⁴² Jean-Baptiste Henri Lacordaire, en religion père Henri-Dominique Lacordaire (1802 – 1861) est un religieux, prédicateur, journaliste et homme politique. Restaurateur en France de l'Ordre des Prêcheurs (dominicains), il se consacra jusqu'à sa mort à l'éducation de la jeunesse, dans le cadre nouveau offert par la loi Falloux, acceptant en juillet 1852 la direction d'un collège à Oullins, près de Lyon, puis celle de l'École de Sorèze à partir de 1854.

⁴³ Jean-Louis Combes-Gary, né à Castres en 1830, député du Tarn de 1876 à 1881 (Union des Droites).

parce qu'il venait d'un protestant, d'un pasteur, j'en fus empêché par l'étroit bigotisme du docteur Paillé, du clergé et de la famille de la sœur. Il m'avait paru que ce témoignage serait particulièrement flatteur ; on en jugea autrement. On me remercia de ma bonne intention ; mais tous furent unanimes à s'élever contre une pareille anomalie !

En sus de mes travaux habituels, j'avais aussi quelques travaux extérieurs : après avoir consacré le pasteur Clabérès⁴⁴ à Saint-Amans, j'eus à présider la consécration de Félix Durand⁴⁵ qui fut plus tard pasteur à Lusignan ; je consacrai également Benezech à Réalmont. Il devint ensuite le collègue de mon frère à Montauban. J'inaugurai la Chapelle d'Albi et le Temple des Salvages (21 mars 1875), ainsi que le Temple d'Agen, avec Ernest Fontanès⁴⁶. En outre, monsieur Dombre venant de donner sa démission, j'eus à porter seul, onze mois durant, la charge entière de l'église.



Eugène Weyrich (1850 – 1891)



Edouard Barbey (1831 – 1905)

Ce ne fut que le 29 janvier 1878 que fut nommé Eugène Weyrich⁴⁷ que j'installai le 23 juin ; son ministère fut court, il mourut prématurément le 5 janvier 1891. Il laissait sept enfants et sa veuve à laquelle, spontanément, une souscription de huit mille livres fut versée. Six mois encore, je dus demeurer alors, seul, sur la brèche ; pénurie générale de pasteurs ; et pendant que j'en cherchais à tous les points de l'horizon, me survint la bonne aubaine de ma décoration : absolument à mon insu, les deux consistoires de Castres et de Mazamet s'entendirent pour solliciter pour moi cette faveur. Grâce à l'appui du sénateur Barbey⁴⁸, j'entrai dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Le décret fut signé le 25 juillet 1891 ; et le 28 août, dans un déjeuner de vingt convives de Mazamet et de Castres, la croix fut épinglée sur ma poitrine par le colonel Dardié, Commandeur. Son allocution, très vibrante, fut suivie de plusieurs autres, auxquelles je répondis. Mes trois enfants et mes petits-enfants étaient là et la

⁴⁴ Alfred Clabérès, décédé en 1900.

⁴⁵ 1847 – 1934.

⁴⁶ 1828 – 1903, condisciple de Camille Rabaud pendant ses études de théologie.

⁴⁷ 1850 – 1891, Pasteur à Castres de 1878 à 1891.

⁴⁸ Edouard Polydore Isaac Barbey (1831 – 1905). D'une famille protestante originaire de Suisse, petit-fils de pasteur, fils d'industriel, il fit d'abord carrière dans la marine. Il reprit du service avec les Mobiles du Tarn lors de la défense de Paris en 1870. Ensuite, sa vie fut liée à Mazamet où se trouvaient les usines paternelles. Incarnant les idées républicaines à la fin de l'Empire, il exerça la fonction de maire de 1870 à 1882 puis de 1888 à 1896. Conseiller général, président du Conseil général du Tarn, sénateur à partir de 1882, il fut aussi trois fois ministre de la marine entre 1887 et 1892.

joie était générale ; ce qui ne fit que l'accroître, c'est que je reçus à cette occasion cent quatre vingt dix-sept lettres ou cartes de félicitations. Je m'en sentis honoré, plus pour l'Eglise que pour moi.



Auguste Malignas du Pompidou



Armand Dücker

Enfin, je trouvais un collègue, monsieur Malignas du Pompidou⁴⁹, dont le décret de nomination parut le 1^{er} octobre 1891 ; et son installation eut lieu le 18 du même mois. J'avais dû, plusieurs fois, recourir à des suffragants successifs qui ne m'accordaient, chacun, que quelques mois. Le dernier, monsieur Armand Dücker⁵⁰, demeura plus longtemps et, après être entré en fonction le 1^{er} janvier 1893, me succéda définitivement.

Contraint par mon état de santé, je donnai avec un vif regret ma démission de pasteur de l'église de Castres le 10 décembre 1893, après un ministère de vingt-quatre ans et je fus l'objet des plus touchantes démonstrations. Dans la séance du consistoire du 10 janvier 1894, je déposai ma démission de président, ayant été, sept fois consécutives, renommé à la Présidence. Le consistoire me conféra, à l'unanimité, le titre de Président honoraire. Nommé à ma place de Pasteur, monsieur Dücker fut installé le 18 février 1894.

Retiré désormais de la vie active et absorbé par mes travaux personnels, je fus un jour bien agréablement surpris par un nouveau témoignage de l'Eglise. Depuis longtemps et très secrètement, ce coup avait été préparé et, le 24 mars 1894, à l'issue du culte, nous fûmes, ma chère femme et moi et moi, priés de passer dans la salle consistoriale. Là, devant le conseil presbytéral et un grand nombre d'assistants, un des conseillers nous lut, au nom de toute l'Eglise, une sympathique adresse de gratitude, simple et belle en caractères gothiques sur parchemin, enrubannée et signée des pasteurs, des anciens et des diacres. En même temps, nous fut offert le superbe bronze de *La Prière* de Paul Dubois, fondu par Barbedienne ; c'était l'une des quatre statues ornant le mausolée du général Lamoricière⁵¹. Mon émotion fut d'autant plus grande que je m'attendais moins à ce beau souvenir. Ma voix étouffée par l'émotion, j'eus de la peine à exprimer ma gratitude. La statue reposait sur un

⁴⁹ Pasteur à Castres de 1891 à 1906.

⁵⁰ Pasteur à Castres de 1894 à 1901.

⁵¹ Christophe Louis Léon Juchault de Lamoricière, général et homme politique français (1806 – 1865). En 1860, il se dévoue à la cause pontificale, le Saint-Siège se trouvant menacé par les troupes de Garibaldi ainsi que par le Piémont-Sardaigne qui lutte pour unifier l'Italie sous la couronne de son roi Victor-Emmanuel. En remerciement de ses services, le pape Pie IX lui fait élever un cenotaphe dans la cathédrale de Nantes inaugurée en 1879.

piédestal, avec dédicace et les dates du début et de la fin de ma carrière pastorale à Castres. Chose bien touchante ! Chaque membre de l'Église, du premier au dernier, avait voulu concourir à l'offre de ce bronze ; les sous et les louis s'étaient mêlés dans la souscription. Tout ce que je pus répondre, c'est que mon affection pour l'Église serait aussi durable que le bronze lui-même et que, puisqu'il représentait la Prière, je prierais Dieu de bénir tous et chacun. Un flot de larmes contenues jaillit enfin et toute l'assistance défila devant moi, étreignant la main du pasteur aimant et aimé. Journée ineffable et inoubliable que cette dernière journée de ma longue carrière ! Quarante-quatre ans de ministère et soixante-sept ans d'âge. J'en parlai dans mon sermon d'adieu : *Garde le bon dépôt*⁵² et dans mon sermon sur la prière *Priez sans cesse*, tous deux insérés dans mon recueil de sermons, pages 649 et 666⁵³. Dès ce jour, j'éprouvai un immense repos d'esprit et de corps, un complet dégagement de responsabilité, en sorte que, d'une manière insensible, en quelques mois, ma santé reprit son aplomb. Je sentis comme un regain de vigueur. Plus de souci d'administration, plus d'assujettissement à heure fixe ; ce fut la guérison de mes migraines ; après tant d'années de souffrance, j'avais trouvé le remède de mon mal.

J'ajoute en post-scriptum quelques faits oubliés :

- le transfert de l'ancien refuge des vieillards du Pont de Brassac à l'avenue de Lautrec, où nous construisîmes, la seconde année de mon arrivée à Castres, le beau Refuge qui, depuis, n'a cessé de rendre les plus grands services ; j'ai publié la Monographie du Refuge⁵⁴.
- la construction d'un logement de concierge au cimetière : logement bâti à frais communs, par souscription des trois églises de Castres⁵⁵.
- le badigeonnage général de l'intérieur du temple, avec : trois médaillons à inscription⁵⁶, cimentage des couloirs et du fond du temple, grand poêle Gurney dans une chapelle qui chauffe le temple à une température moyenne de quinze degrés, achat de l'harmonium.



L'intérieur du temple avec trois médaillons à inscription

⁵² *La Garde du bon dépôt : sermon d'adieu à son Église*, Castres : Pierfitte, Lapière, 1894.

⁵³ *La Prière, La Charité, La Foi, Le Patriotisme*.

⁵⁴ *Histoire du Refuge protestant de vieillards et d'infirmités*, Castres, F. Monsarrat, 1887.

⁵⁵ Libérale, orthodoxe et évangélique libre.

⁵⁶ Ces inscriptions sont : au milieu, *Dieu est Esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en Esprit et en vérité (Jean 4/24)*. — A gauche, *Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé (Actes 16/31)*. — A droite, *Vous avez été appelés à la liberté. Ne vous mettez pas de nouveau sous le joug de la servitude (Galates 5/1)*.



Il resterait à flétrir un pamphlétaire de Mazamet, d'un étroit bigotisme, en qui l'esprit de parti étouffe tout esprit chrétien, dont le libéralisme est la bête noire et qui, en le calomniant, croit faire œuvre-pie et qui nie l'évidence même, comme on nierait le soleil à midi, en affirmant que le libéralisme est incapable d'aucune œuvre chrétienne. Les deux églises de Mazamet et de Castres étant remplies de nos œuvres, il en résulte qu'il a des yeux qui ne voient point et une conscience éteinte. Jésus ainsi calomnié par les pharisiens, se contente de leur répondre : *Si vous n'en croyez pas mes paroles, croyez-en au moins mes œuvres*. Mais il est des consciences tellement cautérisées qu'elles ne croient pas plus aux œuvres qu'aux paroles ; elles ne croient, dans leur orgueil sectaire, qu'à elles-mêmes.